

TÊTE A TÊTE

avec
Béatrice Poncelet



Je, le loup et moi..., La Joie de lire

Béatrice Poncelet refuse de se définir comme une illustratrice : elle fait des livres. A Thorigny-sur-Marne où depuis 15 ans elle fait fonctionner un atelier d'expression graphique ouvert aux enfants, adolescents et adultes de tous milieux, Bernadette Gromer l'a rencontrée pour nous.

Bernadette Gromer : *Béatrice Poncelet, on est ébloui par la beauté et l'originalité de vos albums, et en même temps intrigué : ce sont des histoires intimes racontées à la première ou à la deuxième personne auxquelles des images inhabituelles dans le livre d'enfant ajoutent une dimension énigmatique...*

Béatrice Poncelet : Le dialogue est la forme la plus directe de récit. Et puisque c'est moi qui fais le livre, je ne vois pas pourquoi je ne dialoguerais pas avec mon interlocuteur. La première personne est employée par un personnage auquel tout enfant peut ainsi s'identifier.

B.G. : *Histoires, ou situations de la vie ? : une querelle entre deux frères, un oiseau mort qu'on enterre, la rencontre du loup par le Petit Chaperon Rouge, un accident... Qu'est-ce qui détermine vos idées d'histoires ?*

B.P. : « Idées », ce n'est pas le mot approprié. Si je fais des livres, c'est par besoin de raconter quelque chose qui me paraît important dans la vie d'un enfant. A l'origine de chaque livre il y a sans aucun doute un événement réel vécu par les miens ou d'autres très proches. Mais il faut ensuite que je puisse vérifier avant de les raconter à quel point ces situations sont communes à beaucoup d'autres quels que soient leur milieu socio-culturel et leur éducation. C'est vrai qu'il s'agit à chaque fois de moments-clés de l'existence, souvent délicats ou ambigus, mais c'est cela qui m'intéresse.

B.G. : *Cette technique du collage que vous utilisez dans tous vos livres a-t-elle un rapport avec les sujets que vous traitez ?*

B.P. : A mon avis, la technique en elle-même n'a aucune importance. Certes il faut la maîtriser, mais ça n'intéresse personne, seul compte le résultat. En ce qui me concerne, le collage n'est ni un truc ni une combine. Je pars du principe que, où qu'on soit, et quelle que soit la situation, dans le quotidien, tout est du collage. Regardez la table devant nous : il y a votre magnéto, du café, du sucre, un cendrier, une lampe, des livres... Tout ça en même temps ! Et c'est justement ça la vie !

J'essaie de rendre le livre capable d'exprimer la richesse du quotidien dans son désordre même, car c'est dans cet univers qu'évolue l'enfant.

B.G. : *Chacune de vos images est ainsi une combinaison d'objets dont certains ont un rapport évident avec l'histoire que vous racontez : par exemple sur le thème du loup, on trouve le loup de Gustave Doré à côté des portées musicales de « Loup y es-tu ? ». D'autres sont un écho humoristique : la bobine de la machine à coudre répond à la formule « tire la chevillette et la bobinette cher- ra », et d'autres encore paraissent plus insolites dans la mesure sans doute où nous ne connaissons pas leur origine ?*

B.P. : A chacun de prendre ou d'apporter ce qu'il lui faut pour construire sa lecture d'un livre qui doit devenir sien !... Bien sûr, je joue avec les analogies et les suggestions : mon alphabet personnel en quelque sorte. Mais tout le monde peut s'y retrouver. Ainsi dans *T'aurais tombé*, la page d'un album de Babar racontant l'accident d'Alexandre n'est pas une citation gratuite mais un prétexte pour entrer dans l'histoire et le meilleur pour y entrer « directement » si on pense à quel point l'univers de Babar est proche des intérêts enfanti- ns (j'ai fait à ce sujet une enquête dans cinq pays différents : les livres de Jean de Brunhoff sont parmi ceux qui ont été publiés il y a plus de 30 ans, ceux que les enfants regardent le plus spontanément).

Il y a des objets au rôle affectif et symbolique et je m'en sers tout au long du livre : la statuette qui se casse sur une page (c'est « en réalité » un petit baromètre qui change de couleur avec le temps qu'il fait et que m'a donné une gosse) me permettait de transposer parfaitement ce qui se passait chez l'enfant-personnage et qu'on ne pouvait pas dire abruptement.

Il faut être aussi efficace que dans la publicité, en utilisant non pas des stéréotypes mais des représentations évidentes. Par exemple, dans *Je pars à la guerre*, le cigare devrait évoquer une présence masculine (il s'agit d'une soirée passée par l'enfant entre son père et sa mère) et il fallait bien que je représente chaque rôle par un élément précis. En fait, mes images sont semées d'indices qui sont pour le lecteur des signes de reconnaissance, et qui l'aident à suivre l'histoire, à en rassembler peu à peu tous les éléments. Dans le livre auquel je travaille actuellement, l'enfant reconnaîtra les personnages principaux à un détail qui est là, dès l'apparition de chacun, en l'occurrence presque rien : un bouton ou une plume par exemple, un gant...

Il y a aussi les objets familiers et tout à fait réels : la boîte à cigares de *Je pars à la guerre* est bien le genre de boîte qu'il y a dans une maison et qu'on utilise pour cette circonstance... Ça, c'est un véritable fossile, le voici... La statuette en argile, un de mes gamins l'a faite dans la forêt.



**« Je reviendrai le dimanche 39 »,
Albin Michel 1983**

**« Je pars à la guerre, je serai là pour le goûter »,
Centurion Jeunesse
1985**

TÊTE A TÊTE

B.G. : *Vous vous servez de ces modèles pour que l'histoire racontée ait quelque chose « d'authentique » ?*

B.P. : Je tiens à ce que, au moment où je fais le livre, le quotidien puisse s'infiltrer dans l'histoire, il le faut ! Les morilles de *Je pars à la guerre*, je les avais trouvées ce jour-là, et parce que c'est fameux, non ? je les ai reproduites en disant en deux mots où on les trouve. C'est un petit « plus » qu'on n'est pas obligé de prendre en compte pour l'histoire, mais qui ne gêne pas. Le gamin curieux pourra toujours s'y intéresser. Pour moi, ces détails-là sont des petites portes ouvertes sur le quotidien, indispensables.

Si je dessine des objets à leur véritable échelle (le vélo, les mains dans *T'aurais tombé*), c'est pour la même raison.

B.G. : *Le lecteur est en effet pris à parti à chaque page : on lui ouvre un deuxième livre à l'intérieur du premier, un paquet une fois débarrassé lui met sous le nez une mallette de docteur, ce sont des messages qu'il a à déchiffrer, ou la règle du jeu qui accompagne un damier. Les bonbons, les crayons, les tartines et les toupies sont là au premier plan et juste devant l'œil...*

B.P. : Aux petits surtout, il faut des albums où « on vous met le nez dedans » ! *T'aurais tombé* s'adresse à des 5-6 ans : je voulais faire entrer dans le livre cette intimité physique que l'on trouve en racontant une histoire à un enfant qui ne sait pas encore lire...

Dans l'album que je prépare, je cherche à faire quelque chose qui soit encore plus près du geste du lecteur, au moment où il tourne les pages, par exemple. Quelque chose qui l'oblige à participer davantage au livre et ne le laisse pas dans sa posture de spectateur...

B.G. : *De page en page, et à l'intérieur de styles différents utilisés simultanément (photographie, dessin « hyperréaliste », aquarelle ou gouaches à l'effet plus onirique), il y a aussi un traitement de chaque élément qui le transforme complètement. Par exemple dans *Je, le loup et moi...*, la photo de cette petite fille appuyée sur ses bras...*

B.P. : J'ai pris moi-même cette photo et son attitude est volontairement la même que celle d'un vrai dessin d'enfant que voilà et d'une des gravures de la suite *Leiris* de Picasso. Sur cette page, il y a bien sûr d'abord un rapport de formes.

Quant à la photo, je la découpe et si j'utilise un visage je n'en montre généralement qu'une partie, de façon à ce qu'on ne puisse pas le reconnaître. Encore une fois, chacun peut ainsi mieux s'identifier au personnage. C'est une bribe enfin, un mouvement ou une ponctuation - c'est selon - que je reprends plus loin et dans un autre contexte, pour le rythme, comme dans la musique. Pour le



Je, le loup et moi..., La Joie de lire

texte, je travaille dans le même sens. (Voyez Nathalie Sarraute qui répète des riens en les modifiant sans cesse . Quelle leçon !) Un livre est pour moi un travail très proche de la composition musicale.

J'exploite l'esthétique de mes objets (aussi bien le papier de bonbon que le mikado) en les développant en leitmotive : la bande Velpeau passe sur les pages, le paquet fermé là s'ouvre à la page suivante, le vélo s'étale sur deux surfaces différentes, grandeur nature...

Je ne travaille pas page par page, mais sur une suite visuelle (et mentale) qui va de la première à la dernière page, dans un ordre qui comprend le temps de représentation, une construction du récit en crescendo avec un ou plusieurs moments cruciaux, et une conclusion. Je dessine, je peins, j'enlève, je colle, je recommence etc., j'annote partout à la fois.

La « narration » proprement dite sera rédigée une fois la maquette terminée. Mais, même si je passe proportionnellement plus de temps au graphisme qu'à l'écriture, je considère qu'ils sont absolument indissociables.

Les emplacements exacts des textes sont évidemment prévus à l'avance. Je décide ensuite des caractères et du corps, du titre comme du format ou de l'emplacement du prix du livre. Jusqu'à la fabrication, personne d'autre n'intervient. Il y a ensuite tout un travail d'équipe : rien ne doit être laissé au hasard et la photogravure est particulièrement importante. La réalisation totale d'un livre me prend deux ans en moyenne. Ce que je fais se concrétise sous la forme d'un livre, oui, mais c'est la démarche seule qui m'importe : trouver la forme la plus juste d'un dialogue auquel je crois.

*propos recueillis par Bernadette Gromer
Thorigny-sur-Marne, Janvier 1990*

Béatrice Poncelet a fait des études d'art (école graphique et Arts Déco) à Bienne et à Genève. Elle étudie la taille-douce à Londres, la tapisserie en volume en Italie, puis enseigne le dessin, quatre ans, en Suisse. Suivront quatre années de cinéma d'animation à l'INA (Paris) qui lui donneront une expérience de la « continuité de l'image et du son » qu'elle tente d'exploiter dans ses livres. Ses albums ont été primés à Bologne, Bratislava, Barcelone, Montreuil, etc.

Béatrice Poncelet a créé un dessin original pour la couverture de ce numéro de la Revue des livres pour enfants.

« Je, le loup et moi », La Joie de lire, Genève, 1988

« T'aurais tombé », Syros Alternatives 1989